

Nicole Bousseyrroux

Le bête, le débile, la canaille

C'est à propos de sa réponse à la question de Kant : " Que m'est-il permis d'espérer ? " que Lacan, dans *Télévision* (p. 67), pose d'une façon assez radicale une contre-indication éthique à la psychanalyse : " Je pense qu'il faut refuser le discours psychanalytique aux canailles [...] et si j'ose articuler que l'analyse doit se refuser aux canailles, c'est que les canailles en deviennent bêtes, ce qui certes est une amélioration, mais sans espoir. "

De même, on retrouve une formule aussi abrupte dans la note liminaire que Lacan rédige le 11 octobre 1976 pour la publication des documents relatifs à la Scission de 1953 : " le débile, soumis à la psychanalyse, devient toujours une canaille. Qu'on le sache. "

Voici donc deux affirmations de Lacan où la canaille se couple, soit avec le bête, soit avec le débile, termes qui ne sont pas synonymes, où le discours analytique est l'opérateur de transformation de l'un en l'autre. Dans un cas, on a affaire à une canaille qui l'est, d'avant une analyse et que l'analyse rend bête ; dans l'autre, la canaille est le produit d'une analyse de quelqu'un qualifié de débile. Je me limiterai, dans ce court exposé, à l'examen du premier cas.

La première fois où Lacan parle de canaille, c'est dans son séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* où il s'empare d'un couple de signifiants de la tradition élisabéthaine : le fool et le knave qui vont ensemble comme le maître sot et son fieffé valet. Il fait aussi observer combien une certaine foolery, qui donne son style individuel à l'intellectuel de gauche, aboutit fort bien à une knavery de groupe, à une canaillerie collective, alors que la constitution des canailles en troupe, débouche inévitablement sur une sottise collective, ce qui rend si désespérante en politique l'idéologie de droite.

Ce couple du maître-sot et du valet-canaille n'est pas sans nous rappeler un certain usage de l'Arlequin de la *Comedia dell'Arte* dont il a été tant question, il n'y a pas si longtemps, dans la *Conversation* !

Dès cette époque du séminaire, Lacan situe la question de la canaillerie par rapport à la vérité. Ce serait la prétention à vouloir dire le Vrai sur le Vrai, dit-il, qui fait verser dans le registre d'une certaine canaille. Ceci va inscrire la canaillerie, comme on va le voir dans le *Séminaire XVII* (p. 68), ainsi que dans *Radiophonie* (p. 58), dans une certaine proximité avec le discours universitaire.

C'est Wittgenstein, pour Lacan, qui, dans sa férocité psychotique, a le mieux détecté ce que Lacan appelle la canaillerie philosophique, avec son analyse du fameux " il fait jour " qui, de proposition vraie à être simplement énoncée, devient d'une bêtise prodigieusement féconde si je suppose qu'une nécessité métalangagière m'oblige à formuler le fait que ça ait lieu sous la forme : " la proposition 'il fait jour' est vraie ". La conséquence en est, ni plus, ni moins, qu'il n'y a pas d'autre métalangage que toutes les formes de la canaillerie.

Car si Wittgenstein conclut son *Tractatus* en disant que ce dont on ne peut pas parler, il faut le passer sous silence, c'est pour la raison précise que, selon lui, il est exclu qu'une langue puisse servir à parler d'elle-même prise comme langue-objet.

Il n'y a donc pas, pour Wittgenstein, de métalangage possible, puisque cela reviendrait à prétendre que l'on pourrait, en parlant une métalangue, se faire l'Autre de la langue avec laquelle on s'exprime.

D'où la caractérisation que Lacan donne alors de la canaille : c'est toujours " vouloir être le grand Autre de quelqu'un ", c'est se mettre là où les figures de son désir seront captées. Vouloir diriger, subjuguier le désir de quelqu'un en se mettant à la place de l'Autre où s'origine ce désir pourrait évoquer la prétention du pervers, mais ceci va certainement encore beaucoup plus loin puisque Lacan situe cette fixation du désir de l'Autre par la canaille au niveau de ce qu'il appelle la Je-cratie propre au discours universitaire, soit une certaine façon de suborner, de corrompre, de séduire le désir du sujet, comme l'Autre qui lui extorque son témoignage là où justement l'Autre du désir ne peut pas répondre. Est une canaille qui veut faire du Je du Maître le sens absolu de ce désir.

Or c'est bien dans la mesure où l'Autre ne peut pas répondre qu'il est possible au terme d'une analyse que l'analysant s'aperçoive que son être, ce qu'il est, ce qu'est Je, loin de toute cratie, n'est rien d'autre que l'objet qu'il quêtait chez l'Autre et qui servait à obturer ce manque, ce refus de réponse de l'Autre.

On conçoit un peu mieux peut-être, à partir de là, pourquoi Lacan affirme que le discours analytique est le seul qui soit tel que la canaillerie y aboutisse nécessairement à la bêtise, surtout si c'est une analyse qui est menée jusqu'au passage de l'analysant à l'analyste.

Si le désir dont est né ce sujet analysant est le désir d'une canaille et qu'il n'y est pas fait objection, tout ce qu'il risque alors en devenant analyste, c'est de devenir bête. Dire cela, pour Lacan, signifie que cette bêtise finale tient à ce que ce vouloir être l'Autre de quelqu'un dont le sujet est né risque d'obturer définitivement toute chance d'apercevoir ce qu'il en est de ce qui cause le désir. Celui qui occuperait la place de l'analyste, c'est-à-dire du semblant d'objet, sans être passé par cet aperçu, serait bête comme chou dans son usage du transfert, tant il serait bien en mal de conduire son analysant à la déconsistance de l'objet. C'est du moins le sens que je propose de donner à la bêtise propre à la canaille analysée.

Vous voyez que ce sens n'est pas celui que donne Lacan à la bêtise généralisée dont il fait la théorie dans le séminaire Encore (p. 24).

Là ce n'est pas la canaille qui est exposée à devenir bête, c'est tout sujet ou plutôt tout parlêtre qui est exposé à la bêtise, puisque la bêtise n'est pas une catégorie sémantique, mais " un mode de collectiviser le signifiant ".

Le discours analytique, à cet égard, introduit électivement cette dimension de la bêtise. Il l'assoit même de droit : la production du S1, c'est la bêtise en exercice du signifiant, en tant qu'il est la cause de la jouissance. Le problème c'est que cette jouissance, dont le signifiant est la cause, concerne l'être du sujet, l'objet a donc, et que dès qu'on veut le dire, ce qu'est-ce qui se jouit à cause du signifiant, il est bien difficile d'éviter ce que Lacan appelle, tout à la fin de sa postface au Séminaire XI, " l'ontotautologie ", soit la tautologie de l'être qui rend toute question de l'être dénuée de sens. Et comme il n'y a de sens que du désir, ce serait plutôt le désir de Toto qu'il faudrait avec Lacan y entendre, celui qui dans la classe ne loupe pas une occasion de dire une bêtise. Au fond, il y a en chacun de nous un Toto, qui a attrapé, comme le disait de sa phobie le petit Hans, la bêtise !